

était rentré sans remords, sinon sans désespoir et avec le ferme dessein de n'en plus sortir que délivré des dernières appréhensions qui troublaient sa sécurité.

Ces appréhensions, nous l'avons dit, Pharold seul les excitait. Mais il avait en main les moyens de le perdre; il était même décidé, s'il en était besoin, à en créer de nouveaux et à l'accabler sous un faisceau de preuves tellement écrasantes que les accusations les mieux fondées du bohémien perdissent toute créance auprès des juges.

Avant tout, cependant, il fallait s'assurer de sa personne, et le comte le connaissait assez pour savoir que ce serait une entreprise difficile à coup sûr, et peut-être impossible, si de maladroites tentatives avertissaient le bohémien du danger.

Lorsqu'il sortit de sa chambre, son plan était en partie arrêté, et avant de quitter Montbrun, il fit appeler son garde, le voulant charger de l'exécution des premières mesures.

Ce garde était un homme de quarante à quarante-cinq ans, d'une force et d'une adresse rares, dont la physionomie rude et hâlée cachait, sous des apparences de franchise rustique, une assez forte dose de ruse et de malice.

Comme il n'était pas sans avoir de nombreuses pécadilles à se reprocher, il arriva sans se faire attendre, mais de fort mauvaise grâce.

—Cottin, lui dit le comte d'Erbray affectant un ton sévère, hier, en venant ici, j'ai trouvé les clôtures du parc dans un état pitoyable. Il faut que tout cela soit réparé, et le plus tôt possible. Tant que mon fils a été absent, j'ai pu fermer les yeux sur votre négligence, qui m'était assez indifférente. Mais aujourd'hui j'entends que cela change, et je veux aussi que mon gibier soit respecté... Avez-vous beaucoup de braconniers dans les environs?

Le garde, qui s'attendait à une forte réprimande, s'estima heureux d'en être quitte à ce prix.

—Non, monsieur le comte, répondit-il d'un air rassuré, ils nous laissent assez tranquilles depuis quelque temps. Mais je crains que cela ne dure pas.

—Et pourquoi? demanda le comte avec vivacité.

—Mais parce que le temps va devenir favorable pour le braconnage. Il y a peu d'ouvrage aux champs et de longs clairs de lune. Cette saison nous amène toujours un assez grand nombre de maraudeurs.

Le comte, qui s'attendait à une autre réponse, fronça légèrement les sourcils.

—Il faudra redoubler de vigilance, dit-il d'un ton sec. C'est d'autant plus nécessaire qu'il y a, paraît-il, des bandes de bohémien dans le pays.

—Hier, en passant dans la lande, j'en ai vu une, répondit le garde. Mais monsieur le comte peut-être tranquille. Ce ne serait pas mon devoir de les chasser de nos bois que j'y aiderais par plaisir, tellement je les déteste, et hier, en passant à côté d'eux, je n'ai pu m'empêcher de leur dire que si je les y rencontrais, ils auraient affaire à moi. J'ai eu tort peut-être.

—Non, Cottin, vous avez bien fait, répliqua le comte, dont un éclair de joie haineuse traversa les yeux. Les misérables ne sont que trop hardis, et si on ne les tenait pas sévèrement en bride, on n'en serait bientôt plus maître. Il y a trois ans ils ont assassiné un garde du côté de Nantes, et il serait grande-

ment à souhaiter que le pays en pût être une bonne fois délivré.

Cottin releva vivement la tête.

—Ce serait facile, monsieur le comte, dit-il.

Et comme son maître le regardait d'un air étonné:

—Je veux dire, reprit-il, que si l'on me prêtait main forte, je répondrais bien de surprendre la bande en flagrant délit de braconnage et de lui faire infliger une si sévère leçon que leurs tribus perdraient pour longtemps l'envie de reparaitre dans le pays.

Le comte, joyeusement surpris de trouver les sentiments de son garde si bien d'accord avec les siens, attendit attentif.

—Vous me trouverez toujours prêt à vous assister dans l'accomplissement de vos devoirs, Cottin, répondit-il avec une feinte bonté, et s'il en résulte quelques dépenses, je les solderai avec plaisir. Mais il faudrait être sûr qu'ils ont les desseins que vous leur prêtez.

—Si c'est là ce qui vous arrête, monsieur le comte, dit Cottin avec un mauvais sourire, n'en soyez point en peine. Je ne mériterais guère la bandoulière que je tiens de vos bontés si je ne m'étais menagé des intelligences parmi nos maraudeurs, et, pour tout vous dire, j'ai les moyens d'être exactement informé de leurs desseins. Ils ont quitté la lande ce matin, et pris le chemin de nos bois. Croyez bien que ce n'est pas sans motif.

—Ah! fit le comte avec colère, ils sont dans mes bois! Ils se trompent s'ils croient que je les souffrirai!... Mais, reprit-il en surprenant un geste contenu de satisfaction que ses paroles arrachèrent au garde, il me semble que vous les haïssez bien, maître Cottin. Vous auraient-ils donc joué quelque mauvais tour?

—Je n'avais pas besoin de cela pour haïr cette race païenne et maudite, répliqua le garde en rougissant. Mais monsieur le comte ne se trompe pas en pensant que j'ai des raisons personnelles d'en vouloir à certains d'entre eux. S'il ne se souvient plus qu'il y a vingt ans, parce que j'avais été trop poli avec une femme de la tribu, Pharold manqua de m'assommer, je ne l'ai pas oublié, moi; et puisqu'il faut qu'une leçon soit donnée à l'une de ces bandes, j'aimerais autant, je l'avoue, qu'elle le fût de préférence à celle de cet insolent bohémien.

Le comte tressailla de surprise et de satisfaction.

—Ah! fit-il, vous êtes cet homme que Pharold faillit tuer il y a vingt ans?

—Je demande pardon à monsieur le comte de lui avoir parlé d'un temps qui lui rappelle de si pénibles souvenirs, dit Cottin avec un respect hypocrite. Mais je l'ai fait sur sa demande et aussi parce que je voulais saisir cette occasion de lui dire que le crime horrible commis le même jour au Val Maudit le fut certainement par Pharold qu'on eut bien tort de relâcher aussi facilement.

—Peut-être, fit le comte, cachant sa joie sous un air triste et réservé. Mais si cette malheureuse affaire doit être réveillée, c'est M. Ardouin que ce soin regarde, ce n'est pas moi, dont l'empressement paraîtrait suspect. Nous n'avons pas de preuves d'ailleurs.

(La suite au prochain numéro.)